



Un joli cœur dans une peau de vache

Bruno Dumont se met à la série-comédie-télévisée. ARTE, P'TIT QUINQUIN, JEUDI 18 SEPTEMBRE À 20.50

Télévision et comédie : ce n'est pas là qu'on attendait Bruno Dumont. Acclamée lors du dernier Festival de Cannes, où elle a été présentée à la Quinzaine des réalisateurs, sa série *P'tit Quinquin* relève le défi haut la main, brouillant les frontières de genre et de format avec une malice dévastatrice.

Bruno Dumont n'a rien d'un éclectique. C'est le moins qu'on puisse dire, et il n'est pas besoin de faire une étude approfondie de son travail pour le constater : depuis ses débuts, il creuse un seul et même sillon, affirmant film après film une vision aux contours extrêmement nets. Mais il n'est pas non plus un auteur replié sur son monde, imperméable aux accidents de parcours. Si son cinéma n'est pas complètement étranger au film de genre (le polar avec *L'humanité*, le thriller avec *Twenty-nine palms*), il confesse lui-même qu'il lui a fallu du temps pour envisager le comique. Toutes les caractéristiques de son style sont pourtant dans *P'tit Quinquin* : une succession de meurtres peu ragoûtants, assortis de cadavres de vaches, les paysages du Nord, des gens du cru en guise d'acteurs, une mise en scène tirée au cordeau... Sauf que la solennité coutumière du cinéaste fait place à une loufoquerie complètement inédite dans le paysage télévisuel français.

Il faut dire qu'elle en prend pour son



Bruno Dumont avec le P'tit Quinquin et son amoureuse.

grade, la télévision. Aussi frondeur que son jeune héros, Dumont a décidé d'en repousser les limites. Crimes en série, gendarmes et intrigue campagnarde sont au menu de ces quatre épisodes, qui reprennent avec candeur la recette du bon vieux feuilleton policier. Seulement voilà, à la différence de l'habituelle eau tiède, la mixture a un goût aussi acide que savoureux. Les passages obligés du polar sont présents mais systématiquement détournés. Et que le spectateur ne s'attende pas à voir le mystère clairement résolu... « *Je cherche pas à savoir qui c'est, moi !* », dit le père de Quinquin à son chenapan de fils. Le

réalisateur cherche encore moins à nous le révéler, faisant voler en éclats toutes ces conventions à coups de gags décalés et souvent grossiers. Car pas plus que dans ses films « sérieux », Dumont ne cherche pas la subtilité : son art est avant tout direct, entier, et c'est de cette manière qu'il nous fait rire.

Depuis *La panthère rose*, la parodie d'enquête policière est un sport assez couru. *P'tit Quinquin* le pratique à sa façon, mais va au-delà de la simple farce. D'autres conventions que celles du polar y sont tournées en dérision : celles du politiquement correct (pas courant d'entendre les héros d'une

série, enfants comme adultes, tenir des propos racistes et homophobes), et plus globalement celles de la grande cérémonie sociale.

Tous les rituels virent à l'absurde (enterrement, commémoration du 14-Juillet, même le fait de dresser un couvert !), incarnés de manière décalée ou réduits à une grimace grotesque, à l'image de celle qu'adresse le p'tit Quinquin à son amoureuse dans les premiers plans. Dans ce petit monde trop délirant pour être réaliste, rien ne marche droit, à commencer par la voiture des enquêteurs qui passe son temps à dérapier et finit par rouler sur deux roues ! Sans compter ces personnages à la démarche claudicante et désarticulée, au regard incapable de se fixer : le brinquebalant commandant Van der Weyden, dit « Le Brouillard », en tête, mais aussi l'oncle Tony et son étrange danse handicapée. Contenue par une mise en scène toujours aussi rigoureuse, cette maladresse généralisée est érigée en esthétique et en morale. Marcher et regarder « à côté », prendre le risque de perdre l'équilibre : contre les diktats de la représentation policière, du beau, du bien parler et du bien penser, Bruno Dumont nous donne à voir une humanité dissonante, à la fois monstrueuse et drôle, et en fait l'éloge avec une tendresse qu'on ne lui connaissait pas.

👉 Un menu appétissant.